

On ne sait pas. Un an, un mois, une semaine? Ça dépend de vous, si vous avez la force... À votre âge, ça peut aller très vite. Les métastases sont imprévisibles. Disons : un mois.

Cette grâce est un temps de sursis. Quelques jours à vivre. Nul ne sait combien. Ni le médecin spécialisé, ni l'équipe médicale dont il fait partie n'en savent rien, ni le malade lui-même, dernier servi. Jamais je n'ai vu autant d'horloges et de réveille-matin autour de moi : ma sœur Annie en met partout ; alors qu'au même moment, de mon côté, geste que je croyais lucide, j'avais laissé ma montre de poignet dans le tiroir du bureau rejoindre trois montres plus anciennes, désaffectées depuis longtemps. Je ne compte plus les montres perdues d'un déménagement au suivant ; la plus précieuse était la montre à gousset de mon grand-père Florentin, avec, gravée sur la fine coque d'or qui protégeait son dos, la devise de l'hôtel Fernandino à Florence : *Per non dormire*. « Pour ne pas dormir ». Je

ressentais bien, à chaque traversée du hall de l'hôtel, à chaque montée d'escalier, à chaque poussée d'ascenseur, le même étonnement devant une sorte de frise peinte en carmin sur fond vert d'eau et représentant, si les restes de mon savoir botanique ne me trahissaient pas une fois de plus, des fleurs de pavot stylisées et torsadées comme dans l'Art nouveau.

À Firenze, nous descendions donc au Fernandino. L'hôtel était aménagé dans l'une de ces grosses tours carrées qui hérissent le centre de la ville. Si l'on grim-pait l'escalier qui montait à la grande salle du sommet de l'une ou de l'autre, on voyait s'étagé jusqu'à l'Arno les tours plus ou moins hautes qui furent (et pour certaines l'étaient encore) les châteaux forts de la noblesse toscane. Au cœur de la ville, les seigneurs avaient fait de ces tours leurs demeures; un peu plus en aval, ils y tenaient leurs vignes, leurs chasses, leurs fermes. La ville était faite de ce contraste entre éleveurs de brebis, paysans, tisserands, teinturiers, bouchers, tripiers, marchands ambulants, ce *popolo minuto* des travailleurs pauvres des abattoirs et de la laine, dépourvus de droits de corporation, qui s'agi-taient sous la merveille des frêles colonnes de la Loggia del Pesce, dans le Mercato dei Ciompi – et le *popolo grasso* des propriétaires, négociants, laquais, hommes de loi, sans oublier la foule des affidés des mille églises qui faisaient la beauté de la ville. Aux Ciompi se retrouvaient les laissés-pour-compte, les portefaix, les mouches, les estropiés, les sans-rien. Cette lie de la riche cité aura, peut-être, fomenté la première révolte

populaire en Europe. Elle institua pour quelques semaines un régime de représentants qui vit naître une forme de démocratie – toute nouvelle.

D'ailleurs, allait-on à l'hôtel *per non dormire*? Était-ce une fumerie d'opium, un hôtel de passe, une toccade de propriétaire, ou bien le souvenir d'un Orient tel qu'autrefois les Strozzi ou les Médicis auraient pu en rêver? *Per non dormire!* Ariane tenait ces mots pour une sorte de sésame, peut-être celui d'une chaîne d'hôtels à travers l'Italie, engagée dans une discrète conspiration pour favoriser les amours de la clientèle de passage. Et nous descendions dans cet hôtel tous les ans, en novembre, invités par le premier festival documentaire de taille internationale, le Festival dei Popoli, à vocation d'abord ethnographique. Mario Simondi, son directeur, était un cinéphile exquis, et nous eûmes le bonheur d'entrer en amitié avec les membres de l'équipe, Silvia, brillante responsable des films sur l'art, Luca, Marisol, Beppe... Le temps d'avant est celui qui ne sait encore rien de ce qui se prépare à frapper le temps d'après. Disons : qui ne veut rien en savoir. D'une heureuse innocence, nous nous livrions à l'exercice raisonné du bonheur. La ville était inusable. Comme souvent dans les cités italiennes, le passé était présent, se vivait tous les jours, vous posait à tout moment sa main sur l'épaule, vous faisait trébucher sur ses marches étroites... On ne cessait de se retourner. Les prétendues « marques de luxe » n'étaient pas encore ces pieuvres arraisonnant tout le centre-ville, et les petites industries florentines,

peaux, laines, gants, chaussettes, cravates... exemples disparus d'un luxe local, se moquaient, avant de leur vendre leurs marques, des grands noms du commerce mondial – par respectueux héritage de ceux dont on avait pu connaître les ascendants et dont on savait ou devinait les descendants... ; ces familles propriétaires de firmes à l'échelle de la ville mais à la noble réputation, se connaissaient, se fréquentaient, se jaloussaient, se concurrençaient... ces boutiques encombrées, sombres, tout le contraire du rentre-dedans commercial déguisé en distinction qui est devenu le « style universel », ces boutiques se cachaient encore au fond des ruelles avant de finir par devenir, elles aussi, des marques mondiales. Le temps de dormir n'était pas encore venu. Je découvrais mon passe-temps favori, l'observation. Je traînais des heures à choisir des mouchoirs de soie dont quelques-uns me restent encore, à écouter (pour ce que j'en comprenais) le parler florentin qui circulait entre les vendeuses aux heures creuses, je devenais le confident de la caissière et le premier vendeur m'apprenait patiemment à faire le fameux nœud de cravate double. Je sortais de ces séances de magasin épuisé mais ravi, j'avais visité le passé, un passé dont je savais bien qu'il était là mourant sous mes yeux, qu'il ne ressusciterait jamais, même au cinéma, mais qui portait encore l'âpre passion de vendre permettant à ces femmes et ces hommes de diffuser ce qu'ils étaient tout près de définir comme un art de vivre.